

Discours de Pablo Montoya lors de la cérémonie de réception du Prix Rómulo Gallegos 2015



*Né en 1963, Pablo Montoya a étudié la philosophie et la littérature à l'Université Santo Tomás de Aquino de Bogota et la musique à l'Ecole Supérieure de Musique de Tunja. Il est également diplômé de l'Université Sorbonne Nouvelle-Paris III. Professeur à l'Université de Antioquia à Medellin, il a publié des nouvelles, des essais, des poèmes en prose. *Tríptico de la infamia*, son quatrième roman, a obtenu en août 2015 le Prix international Rómulo Gallegos, prix qui contribua à l'émergence de nombreux auteurs latino-américains, tels Mario Vargas Llosa, Gabriel García Marquez ou Roberto Bolaño.*

Dans *Tríptico de la infamia*, Pablo Montoya nous entraîne sur les pas de trois artistes européens du XVI^e siècle confrontés aux horreurs des Guerres de Religion et de la *Conquista*, partageant leur désarroi face aux assauts répétés d'une violence aveugle. Au moment où son pays, la Colombie, s'engage sur la voie de la réconciliation, il rend hommage à ceux qui ont su, par le passé, regarder l'Autre et s'en émerveiller, et nous ouvre les yeux sur l'absolue nécessité de continuer à faire surgir la beauté de nos meurtrissures.

« Depuis les temps anciens l'homme a manifesté son désarroi face aux perspectives que le monde et ses sociétés lui ont offertes. La permanence de ce sentiment est si indéniable que je me risquerais à penser que c'est elle qui supporte ce fatras indescriptible que nous avons convenu d'appeler art. Le désarroi est là, comme une marque indélébile, sur le chemin menant de la naissance à la mort. Je me suis appuyé sur cette certitude pour écrire le roman qui a été distingué par le prix Rómulo Gallegos cette année. La phrase « notre condition c'est le désarroi », je l'ai empruntée à Reinaldo Arenas, ce cubain hallucinant qui a traversé un monde peuplé de persécutions. Mais je sais qu'elle aurait pu être dite par Homère, Ovide ou Marc Aurèle. Que Dante, Villon ou Pascal s'en saisissent. Que s'enveloppent dans ses plis Montaigne, Shakespeare et Cervantès ; et plus tard Melville, Dostoïevski et Kafka. Ce désarroi de l'existence que provoquent la nature et les hommes eux-mêmes nous l'avons aussi appelé exil ou déracinement ; disgrâce ou infortune. Mais s'il est vrai que nos ancêtres depuis l'Antiquité jusqu'au XIX^e siècle ont assez bien connu ces rigueurs du corps et de l'esprit, nous qui habitons cette planète à présent, nous avons suffisamment de raisons de croire que depuis le XX^e siècle nous avons eu notre lot de formes extrêmes d'intempérances. Mais tout

cela, je le répète, n'a rien de nouveau. Déjà Sophocle le disait il y a plus de deux mille cinq cents ans: « Ce n'est pas la sagesse qui s'obstine en nous, mais la bêtise. » Cette continuité dans les tourments qui nous hantent c'est ce que j'ai essayé de recréer dans *Triptyque de l'infamie*. Et je l'ai fait en prenant comme axes les vies de trois artistes du XVI^e siècle qui subirent les persécutions des luttes religieuses européennes et les temps belliqueux de la conquête américaine.

Pourquoi me suis-je intéressé à trois peintres dans une certaine mesure inconnus ? Pourquoi, dans mes romans antérieurs, ai-je choisi comme protagonistes un poète romain libertin, un photographe français obsédé par le nu et un naturaliste de Nouvelle-Grenade expulsé pendant les guerres d'Indépendance ? La réponse est simple : parce que tous tentent de créer – les uns des tableaux, un autre des poèmes, celui-là des daguerréotypes et le dernier des herbiers – dans des contextes turbulents et répressifs. Parce que je crois que, comme un flambeau toujours sur le point de s'éteindre, l'art est l'une des manières de rendre l'homme digne de sa capacité de résistance, et la plus paradigmatique pour montrer sa détérioration. Le travail de l'artiste est nécessaire : éclairer un petit bout de ce territoire brumeux qui toujours, à toute heure, nous encercle. Je sais que je porte dans mon sang aussi bien que dans ma conscience un certain penchant pour le désespoir. À tel point que souvent, et cela je l'ai appris de mon passage par Voltaire, j'en ai conclu qu'être optimiste dans ces moments-là c'est être ingénu, ou c'est se laisser prendre dans les pièges de la société de consommation, ou dans ceux que tendent les populismes politiques, religieux et culturels. Oui, je l'avoue, je suis un écrivain fasciné par l'observation du côté sombre de l'humanité. Mais je ne suis pas tombé, au moins dans les livres que j'ai écrits jusqu'à aujourd'hui – et je sais combien de tels fonds sont séduisants – dans la fascination de la catastrophe, et je ne me suis pas non plus jeté, ardent et vociférant, dans le tunnel du nihilisme.

Ce que j'ai essayé de faire dans *Triptyque de l'infamie*, permettez-moi de vous le raconter, c'est de me pencher – et de ma main j'ai essayé de permettre au lecteur de le faire à son tour – sur l'horizon renaissant et extrémiste du XVI^e siècle. Un siècle vandale s'il en fut. Un siècle dans lequel les hommes sombrèrent dans des guerres féroces pour des problèmes théologiques, et ne parvinrent pas à surmonter leur désir disproportionné de richesse. Mais, en ces temps modernes, avons-nous surmonté ces deux énormes entraves, l'argent et la religion, pour pouvoir bénéficier d'un bien-être digne ? L'être humain est encore manipulé par ces trois grandes impostures de la foi monothéiste, comme les appelait Marguerite Yourcenar, le

christianisme, le judaïsme et l'islam. Devant elles nous continuons à courber nos êtres et à souffrir de terribles châtiments quand nous nous opposons ou critiquons leurs desseins. Et en ce qui concerne l'Amérique, une colonisation économique et spirituelle continue à prospérer, incessante et puissante. L'épée et la croix exercent toujours, à l'évidence, leur double spoliation.

Au XVI^e siècle l'Amérique, bien davantage que l'Europe, a souffert jusqu'à des limites inconcevables. La population indigène a enduré ce qui est peut-être le génocide le plus implacable de tous ceux que l'homme dominateur a infligé à l'homme dominé. Puis ce fut au tour de la population noire qui débarqua sur ce continent. Les mers se teignirent du sang d'un commerce bâtard qui unit l'Europe avec l'Afrique et l'Amérique. Et de tout cela, des survivants miraculeux de l'esclavage, devait surgir l'une des clés, chargée d'ignominie, du secret de notre syncrétisme. Il n'y a pas de premières, de secondes et de troisièmes places dans le classement de ces calamités qui traversent du début à la fin l'histoire des civilisations. Je trouve malheureux de crier, avec une douleur sincère bien sûr, que notre chagrin est pire que celui des autres. Dans ce domaine tous les maux sont équivalents et bien que surgissent actuellement ici et là des excuses symboliques venant des représentants de ce passé meurtrier, j'hésite à croire qu'elles seront capables de procurer une quelconque consolation aux descendants des victimes encore systématiquement outragées. Oui, nos racines, nos fondements, en tant qu'Américains, sont avilis. Avilissement qui s'est nourri depuis les temps jadis d'une avidité spirituelle et matérielle destructrice. D'un côté, le contrôle religieux des âmes et, de l'autre, le contrôle des richesses de la terre. On a enseigné à ma génération, et inexplicablement on continue à enseigner aux enfants et adolescents d'aujourd'hui, que la conquête de l'Amérique avait été un acte héroïque, la geste d'un groupe de vaillants conquistadors qui parvinrent à imposer leur culture et à créer ainsi l'un des piliers de la civilisation latino-américaine. En cela quelque chose est peut-être vrai. Je n'ignore pas la valeur du métissage, que beaucoup déjà ont loué. Mais rien ni personne ne parviendra à nier l'évidence que cet événement, qui a transpercé d'un coup de poignard honteux l'horizon du XVI^e siècle, est fondé non pas sur le malheur d'une tragédie humaine, mais sur la consternation d'un crime gigantesque. Crime dans lequel tous, ceux du passé, du présent et du futur, à cause de cette continuité historique souillée de l'impunité, nous sommes inévitablement impliqués.

Toutefois, face à ce passé exécrable et devant un présent qui selon moi ne porte que d'incertaines promesses, il y a une chose à laquelle je me raccroche avec une conviction absolue. Cette chose, c'est la parole, parlée autant qu'écrite. Je crois au pouvoir réparateur de la parole tout en sachant qu'elle est aussi une arme qui blesse et qui engendre la rancœur. Je crois en sa capacité de nous plonger au centre même du tourment, mais aussi en son pouvoir suprême de cicatrisation. Je sais que c'est elle qui m'a permis de m'en sortir quand j'ai décidé de m'immerger dans les ténèbres d'hier. Et je comprends que cette réussite dans mon processus créatif a été atteinte parce je n'ai jamais oublié que sa condition résidait dans la beauté. Et c'est un aveu que je me permets de vous faire avec tout mon respect : je suis un écrivain qui croit en la beauté. Ou du moins qui pense que l'existence, que certains moments intenses de la vie, sont insufflés par son incessante recherche. Et que ce sont ces moments, solitaires ou partagés, qui m'ont empêché de prendre le chemin du plus total scepticisme. Oui, le roman que le jury du Prix Rómulo Gallegos a généreusement retenu est traversé de massacres et la douleur palpite dans ces pages comme un cœur malsain. Mais la recherche infatigable des secrets de la création artistique le nourrit aussi. La beauté, la sensation permanente que celle-ci se dresse comme une devinette ou une énigme, c'est cette ardeur qui a toujours stimulé mon écriture.

Je voudrais un instant, car ce serait impossible de ne pas le faire, évoquer mon origine. Elle est liée, irrémédiablement, à mon travail d'écrivain. Je viens d'un pays appelé Colombie, ce qui est comme de dire je viens du feu et de l'opprobre, du ressentiment et de la rage. C'est vrai, du reste, que j'ai repris comme l'un de mes crédos essentiels les paroles de Sénèque disant à son ami Lucilius: « Il faut vivre avec cette évidence: je ne suis pas né pour un seul recoin : ma patrie, c'est tout le monde visible ». Et que l'expérience de l'exil qui a mené mes pas vers d'autres latitudes me donne le sentiment d'être de partout et de nulle part. Mais qu'arrive-t-il lorsque ce territoire visible, plus ou moins immédiat que nous appelons patrie, est délabré ? Pouvons-nous nous sentir accueillis par lui ? Pouvons-nous nous sentir vivants et entiers dans une patrie malade ? En réalité, je fais partie d'une génération de Colombiens qui a traversé un champ de mines où la vie n'avait aucune valeur. Et si elle en a eu une, elle a été ravalée à des niveaux méprisables. La violence nous est tombée dessus comme un animal famélique. Nos parents ont été assassinés, nos grands-parents bafoués et nos arrière-grands-parents une fois de plus humiliés et exterminés. Nous avons été une nation exemplairement agressive et étrangère à l'idée que c'est seulement sur des fondements civiques et éthiques qu'il est possible de construire quelque chose ressemblant à une société juste. Depuis que fut

obtenue ce que nous appelons Indépendance nous n'avons pas cessé de nous faire la guerre. Et celle d'aujourd'hui, c'est une manipulation mensongère que d'affirmer qu'elle ne dure que depuis cinquante ans. Elle n'est rien d'autre que la continuation sordide des guerres du XIX^e siècle, toujours suscitées par des lois arbitraires qui ont remis la terre entre les mains de quelques familles rares et dévastatrices. Et il en est de celle-ci comme de toutes les guerres, son visage est difforme et ses prétentions sont enracinées dans l'imposture. Elle démontre amplement qu'en Colombie nous avons été gouvernés par une classe politique vorace et corrompue. A laquelle a répondu une subversion frénétique et erratique. Et entre elles, ou à côté d'elles, ou engendré par elles, parce que depuis la colonisation nous avons été un territoire soumis à la contrebande et à la rapine, s'est installé le narcotrafic. Et de ce complot ont surgi les monstres du paramilitarisme et des bandes criminelles. Notre géographie s'est remplie de foules s'enfuyant parce qu'elles ont été implacablement dépossédées non seulement des êtres chers, mais aussi de la terre, du paysage et jusqu'à la langue elle-même. Cette dernière, la demeure que nous aimons et qui est celle qui nous convoque en cet instant sous la figure tutélaire de l'écrivain Rómulo Gallegos, a également été réduite à une condition grotesque. Parfois j'ai pensé qu'il aurait fallu que Borges, dans son *Histoire universelle de l'infamie*, s'appuie sur l'exemple colombien pour que son traité soit plus abouti. Néanmoins, la société civile a affronté cette conjoncture annihilatrice entre impuissance, indifférence et résistance. Et il est difficile de comprendre comment nous avons eu la force d'aimer, de rire et de nous émerveiller de la vie qui surgit, débordante et imparable. Car c'est vrai que je viens aussi d'un pays où l'étreinte et la fraternité demeurent des réalités permanentes et irréfutables. C'est ainsi que la créature humaine a toujours été. Au milieu de la vapeur et des abîmes qui l'encerclent, elle s'obstine à s'accrocher à l'espérance et au rêve.

Ces deux faces d'une même médaille, l'horreur et l'épiphanie, la beauté et la souffrance, j'ai essayé de les refléter dans mes livres et en particulier dans le roman qui est aujourd'hui récompensé dans cette salle. Encore surpris de cette immense reconnaissance, je dois manifester aux membres du jury, au CELARG [Centre des Etudes Latino-Américaines Rómulo Gallegos] et aux Vénézuéliens toute ma gratitude. Leur geste, à la fois magnanime et téméraire, puisque c'est un écrivain complètement inconnu dans le paysage hispano-américain qui a été récompensé, me touche et m'honore. Et je comprends que le Rómulo Gallegos, le prix le plus prestigieux pour la prose en langue espagnole, a été attribué à un livre doté de certaines particularités. Le fort lien qu'il établit entre la recherche historique et la recreation imaginative du passé. Sa facture esthétique qui parie sans hésitations sur les entrelacements

entre le récit, l'essai et la poésie. Un univers, enfin, qui a bu aux sources d'Alejo Carpentier, de Pablo Neruda et d'Álvaro Mutis, mes maîtres dans les premières années de mon apprentissage littéraire, et d'Augusto Roa Bastos, de Juan José Saer et de Manuel Mujica Láinez, autres guides fondamentaux de mes années de maturité.

Mon œuvre, et je conclurai par ces mots, a été écrite depuis plus de vingt ans depuis des espaces périphériques. La périphérie que représentent toutes les villes colombiennes qui ne sont pas Bogota. La périphérie de ma condition d'immigrant latino-américain en Europe. Une conjoncture qui l'a projetée vers quelques zones de silence qui m'ont paru âpres mais aussi bénéfiques. A distance des salons des vanités littéraires, dédaigneux du pouvoir culturel, l'occultation m'a offert la cuirasse de l'autonomie. J'ai écrit et je continuerai à le faire en restant conscient qu'écrire, comme le disait Albert Camus, est un acte solitaire et solidaire. En sachant que ma tour de guet est plantée dans le quotidien exercice de la dissidence. Et tenant compte de la seule responsabilité de l'écrivain envers ses lecteurs, quand il s'assoit devant le vide hasardeux de la page blanche : tracer le mieux possible la parole fuyante. »

Caracas, le 2 août 2015

Traduction Nathalie Serny